Document generated on 06/05/2025 10:22 a.m.

24 images

What's up Mr. Anderson?
Inherent Vice de Paul Thomas Anderson

Bruno Dequen

Number 171, March–April 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/73573ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dequen, B. (2015). Review of [What's up Mr. Anderson? / *Inherent Vice* de Paul Thomas Anderson]. *24 images*, (171), 61–62.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

What's up Mr. Anderson?

par Bruno Dequen

Inherent Vice est l'une des propositions les plus déroutantes du cinéma américain contemporain. Fresque labyrinthique et enfumée sur le Los Angeles du début des années 1970, cette première adaptation à l'écran d'un roman de Thomas Pynchon est paradoxalement un film hypnotique et ennuyeux, ambitieux et vulgaire, complexe et apparemment superficiel. Pourtant, il ne s'agit pas d'un accident de parcours de la part d'un cinéaste qui a toujours reçu un accueil critique des plus favorables. Outre la maîtrise technique impressionnante dont fait preuve Anderson, ***Inherent Vice*** entretient une filiation évidente avec ses films précédents, qui écrivent chacun à leur façon une histoire parallèle des États-Unis. Histoire qui débuterait au début du XXe siècle avec ***There Will Be Blood*** pour rejoindre aujourd'hui les années 1970, après un détour par les années 1950 dans ***The Master***. Bref, Anderson sait manifestement ce qu'il fait. Mais que fait-il exactement ?

Contrairement à l'adaptation plus que libre qu'il fait du roman ***Oil*** pour ***There Will Be Blood***, Anderson reprend fidèlement l'intrigue et les péripéties qui composent l'ouvrage de Pynchon. Doc Sportello, détective privé hippie arborant la pilosité faciale d'un membre de Buffalo Springfield et la dégaine du Lebowski des frères Coen, enquête, à la demande de son ex-compagne, sur la disparition d'un homme qui serait impliqué dans une conspiration criminelle aussi improbable et loufoque que tentaculaire et, au final, totalement incompréhensible. En outre, l'enquête de Doc est constamment parasitée par l'omniprésent Christian « Bigfoot » Bjornsen, policier ouvertement fasciste et accro aux popsicles qui entretient avec Doc – et les popsicles – une étrange relation d'amour-haine, faisant écho aux liens complexes qui unissaient les personnages des deux films précédents d'Anderson.

De prime abord, ***Inherent Vice*** est un imbroglio de fausses pistes. Les personnages ne cessent de détailler les éléments de l'intrigue, mais celle-ci ne mène nulle part. Les scènes ont toutes un fort potentiel burlesque et, pourtant, celui-ci est rarement exploité. La reconstitution historique fait preuve d'un impressionnant sens du détail, mais le film ne semble pas vouloir dire grand chose de neuf sur cette fameuse période de transition entre les mouvements de libération des années 1960 et la désillusion paranoïaque qui a suivi.

Toutefois, cette impression n'est fondée que sur la structure du film, sur l'intrigue qui n'est finalement qu'un leurre. Même si le cinéaste aime ancrer ses films dans la grande Histoire, celle-ci ne l'intéresse que dans la mesure où elle lui permet de faire le portrait déstabilisant d'individus singuliers. Aucun film ne pourrait en effet approcher la scientologie de façon plus oblique que ***The Master***. S'il semble en porter parfois les habits, Anderson n'est pas un cinéaste classique. La progression de ses intrigues l'intéresse moins que la portée fulgurante de scènes toujours plus énigmatiques. Un réalisme psychologique apparent côtoie constamment l'envolée excentrique. Déjà dans ***Magnolia***, lorsque le mélodrame social devenait trop appuyé, des grenouilles tombaient du ciel et tout le monde se mettait à chanter à l'unisson.

Alors que le cinéma américain demeure fondé sur la symbiose de multiples éléments au profit d'une clarté maximale, tout l'art d'Anderson réside dans la rupture provoquée par la superposition constante d'éléments antinomiques. Ses scènes sont ainsi construites comme des oxymorons dans lesquels le ridicule côtoie le tragique, le grotesque est traversé d'éclats sublimes, et l'excentricité se teinte de gravité. Outre la finale de ***There Will Be Blood*** et son « I drink your milk-shake » enragé, comment ne pas penser à la chanson mystérieuse que chante Lancaster Dodd à la fin de ***The Master*** ? Par l'irruption de phénomènes étranges ou l'inclusion de comportements déroutants, Anderson parvient à insuffler une réelle singularité et un mystère sans lesquels ses personnages demeureraient des archétypes. On ne saura jamais avec certitude pourquoi Dodd chante cette chanson, et c'est l'une des raisons pour lesquelles il continuera de nous hanter. ***Inherent Vice*** regorge de moments comme ceux-là : Bigfoot impatient qui se met à hurler en japonais dans un restaurant pour avoir d'autres pancakes ; la scène de séduction dans laquelle Shasta, totalement nue, semble aussi confiante que pathétique ; une brève parodie de la Cène digne de Buñuel dans laquelle des hippies se partagent tendrement des pizzas. D'un point de vue narratif, ces scènes n'ont aucun intérêt, et elles ne pourraient être qu'une collection d'idiosyncrasies superflues, si Anderson ne nous invitait pas à passer autant de temps avec ses personnages.

Son style de mise en scène qui, à ses débuts, ne cessait de multiplier les mouvements de caméra spectaculaires, s'est

remarquablement assagi au fil des années. Il n'y a pour ainsi dire plus un mouvement qui ne soit motivé par le déplacement d'un personnage. Or, comme ***Inherent Vice*** est principalement composé de discussions assises, Anderson accumule les plans fixes comportant d'imperceptibles recadrages. Personne dans le cinéma américain contemporain ne filme ses acteurs comme Anderson. Non seulement le cinéaste observe le visage et le moindre mouvement de ses personnages avec une attention rare, mais son travail sur l'éclairage n'a de cesse de mettre en évidence la singularité physique de chaque individu. Filmer les pieds sales de Doc ou les grains de beauté faciaux de Sortilège, sa confidente/narratrice/amie imaginaire, est manifestement d'une importance capitale pour Anderson. Au point qu'il semble de plus en plus vouloir passer simplement du temps avec eux, au mépris de toute intrigue ou de tout raccourci psychologique classique. Les personnages andersoniens finissent ainsi par prendre une épaisseur inédite, qui les arrache à la prévisibilité de la grande Histoire et aux lieux communs que nous en connaissons, leur redonnant ainsi une véritable singularité existentielle. Cet ambitieux projet historique dans lequel Anderson s'est lancé depuis ***There Will Be Blood*** est d'autant plus intéressant qu'il permet, à travers la fiction pure, de bâtir peu à peu une contre-histoire des États-Unis. Celle des marginaux, des incompris, des « originaux » qui sont trop souvent caricaturés, lorsqu'ils ne sont pas relégués carrément aux oubliettes de l'histoire officielle. Nous pensions tout connaître des Américains. Paul Thomas Anderson nous ouvre d'autres voies.

États-Unis, 2014. Ré. et scé. : Paul Thomas Anderson, d'après Thomas Pynchon. Ph. : Robert Elswit, Mont. : Leslie Jones. Mus. : Jonny Greenwood. Int. : Joaquin Phoenix, Josh Brolin, Owen Wilson, Katherine Waterson, Reese Witherspoon, Benicio del Toro. 148 minutes. Dist. : Warner Bros.

RSB iMEDIA

RSB PRODUCTION
CD / DVD / BLU-RAY

RSB VIRTUEL
PROMOTION / DÉCOUVERTES

RSB SERVICES
DESIGN / DISTRIBUTION INTÉGRÉE

RSBimedia.com

8480, Côte-de-Liesse
Saint-Laurent, QC, Canada H4T 1G7

T 514 342-8511
F 514 342-0401

Sans frais 1 800 361-8153
info@rsbimedia.com